

Quatre séances sans l'aveu

Suzanne Jacob

Number 146, September 2015

Le secret

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78879ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacob, S. (2015). Quatre séances sans l'aveu. *Moebius*, (146), 61–66.

SUZANNE JACOB

Quatre séances sans l'aveu

Séance 1 (transcription)

? Soit qu'on me l'ait confiée, soit que je l'aie inventée de toutes pièces pour ensuite imaginer qu'on me l'avait confiée, peu m'importe, ce que je veux, c'est être relevée de cette tâche-là, une tâche qui n'a jamais été prononcée. Rien n'a jamais été dit. Comment suis-je ainsi attachée à une tâche qui ne commence nulle part, dont on ne voit ni la fin ni l'attelage? Ces derniers temps, je me suis surprise en train de prier! Prier? Marmotter les mots enracinés dans ma bouche depuis l'enfance dans l'espoir d'obtenir d'être relevée de cette tâche? Je n'obtiens rien. Les prières creusent une fosse où tomber en moi, où m'ensevelir. Est-ce un appétit? Ma voix est avide. Elle m'enfièvre. Je ne crois pas que je souffre. Je ne souffre pas.

? Franchement, je ne suis plus une enfant. J'ai fait l'amour. J'ai eu un enfant avec son père. Il est désormais un adulte et un citoyen. Nous allons tous voter. Le mot désormais dit bien tout ce qu'il traîne derrière lui. Je devrais avoir compris cela: je ne suis plus une enfant, je maîtrise bien une langue vaccinée contre la maladie de l'aveu. Il n'y aura pas de malentendus. Une fois que vous êtes devenu adulte et citoyen, que vous avez vos papiers en règle et votre portefeuille et votre valise, agenda, serviette, et que vous rentrez chez vous avec vos propres clefs après avoir accompli de votre mieux un travail que vous avez choisi, pour lequel vous êtes justement rémunérée, quels motifs pouvez-vous donc avoir d'éprouver une telle fatigue, un tel épuisement? *Comme* si vous aviez creusé un charnier avec vos concitoyens, avec vos collègues de travail, *comme* cela. Donc, j'ai tout cela. Un bon travail, des promotions,

des bénéfiques. Rien de difficile. Rien d'épuisant. Tout le contraire. C'est facile, simple, intéressant, on est ce qu'on est, on veut ce qu'on peut, on peut ce qu'on veut... on nous paie bien, je ne voudrais pas perdre mon calme, mais voyez-vous, il y a forcément autre chose, une autre raison, une autre tâche éreintante à laquelle je suis astreinte, une autre tâche qui ne se trouve nulle part inscrite dans l'agenda de cette vie d'adulte où mes responsabilités sont claires et bien définies. Me notera qui veut. Sinon, d'où vient le poids, d'où vient le vertige? Je ne veux menacer personne, mais d'où vient l'échec, d'où vient le meurtre? Je tuerais. Mais quoi, qui tuer? Rien ne mérite ça. Je ne crois pas pouvoir continuer. Est-ce que j'ai du temps à perdre? Qui en a? À mes yeux, le destin se confond avec la tâche dont on ne peut approcher le contour, la tâche sans mesure, sans silhouette, rien. C'est des feuillets et des feuillets sans pagination, sans recto ni verso, sans début ni fin, je voudrais bien vous y voir. Et puis ça clignote. On doit cliquer, et c'est à nouveau Walt Disney, le monde.

(Olga a bien dit: «J'ai eu un enfant avec son père»? Mais je n'ai pas osé relever la chose. Olga est trop explosive. Je ne souhaite pas la revoir. Mais comment ne pas désirer l'aveu. Car elle avouera. Elle finira bien par inventer l'aveu auquel elle se mettra à croire. Je la reverrai.)

Séance 2 (transcription)

? Tout est pire. Il m'est arrivé pire. Depuis ce pire, les mots des prières, vous vous souvenez, m'abattent toujours plus loin dans la fosse qui est peut-être un appétit, comment savoir, je reste sans sommeil, sans nuit, dans du coma, coma, coma, c'est un mot de quelle langue? Coma, comme Noxzema? Je n'arriverai à rien. C'est que je cherchais des indices pour arriver à faire surgir l'ombre d'une définition de la tâche en question. J'avais trouvé 1) les chevaux, 2) les vitres, mais surtout 3) le vacarme de l'horrible musique qui tient le monde en otage dans ses ornières. Vous vous impatientez. Ne niez pas, pourquoi nier? Avant même que vous n'ayez senti le frémissement de l'impatience, j'ai déjà frémi. Je suis comme les trembles là-haut, tout au nord. Ce n'est pas sorcier. Et juste avant l'orage, vous voyez les lames des herbes devenir mates, les immeubles se rapetisser,

les drapeaux se vider sous la pression de l'air, non ? Un drapeau qui se vide, ça ne vous dit rien ? Vous ne regardez pas autour de vous peut-être. Peut-être n'entendez-vous pas les musiques qui tiennent les corps en otage ?

? Ce pire, c'était une femme. Un regard, un sourire, un rire même, et l'espoir m'a comblée : je l'ai invitée. Entre l'instant où nous avons eu rendez-vous et celui où je lui ai ouvert la porte, j'ai vécu – mais j'aurais dû repérer, me souvenir, me méfier –, j'ai vécu un espoir au-delà de tout espoir, un espoir au-delà de ce que je sais. Maintenant, regardez-la entrer en tournoyant sur elle-même, creusant une tombe dès l'entrée. Elle jette sa cape sur la banquette. Pourquoi ce rouge écrasé sur les lèvres qui fait grincer le rose du foulard, le sucre doré de la robe, pourquoi lui faut-il afficher une telle blessure ? Pour nous rappeler que nous n'avons pas pu achever la chose qui suppliait d'abrèger son mal ? Et regardez-la mieux. Elle est poussée entre les murs du couloir par on ne sait quelle urgence, elle s'abat sur la chaise, sur la serviette, sur le verre, sur la fourchette, sur le couteau, comme elle s'est abattue sur le bouton de la sonnette. On ne peut pas s'approcher des chevaux si quelque chose nous presse. J'ai vite rangé les objets, qu'elle ne se blesse pas, et poussé la chaise, qu'elle puisse tournoyer en creusant l'air autant que ça lui était nécessaire. Apercevant que je rangeais, elle a claironné : « Mon Dieu, laissez cela ! » Je répète ce mot : « claironné », « clairon », ce mot de la clarté lacérée, défigurée par le bruit.

? Les fanfares, ça vous dit ? Le vacarme y est regroupé, la violence se cerne elle-même, dans les rangs, dans la partition du petit bataillon. Alors, elle s'est mise à mouliner l'air avec son petit clairon chargé de phrases elles-mêmes chargées de phrases, avec des proverbes pour que ça tienne ensemble, et des sentences, des pages roses, ça allait dans la mort, ça se jetait dans les chutes Niagara, Niagara, c'est quelle famille de mots ? Moi, je suis là pour trouver ce que j'ai trouvé : que je suis fatiguée au-delà de ce qui me concerne. Mais c'est ainsi que ça se gouverne. Quand nous serons des millions à le savoir, ils ne pourront pas continuer à confisquer les placentas pour se faire des masques. Alors je me suis vue dans l'obligation de la frapper avant que mes

yeux ne paralysent à nouveau. Frapper avec l'épouvantable certitude de me frapper moi-même, moi-même environnée de proverbes et de citations et de lieux communs, moi-même et ma pensée incarcérées dans les lieux communs et les sentiments pieux, pourquoi m'a-t-on incarcérée dans ces lieux-là où chacun entre et se soulage? Achetez-vous aussi ces petites plaques de cèdre qui n'embaument rien ni personne? Je vous hais. Je vous demande pardon. Vous dites: «Mais c'est vous, ça!» Pardon, c'est l'autre, l'espoir, qui a prononcé ce mot. «Non! Non! Ne vous excusez pas: c'est vous, ça, c'est vous, ça!»

(Elle pourrait me frapper. Il est peut-être trop tard pour elle. Mais sa beauté. Je ne peux plus renoncer à sa beauté. Je n'ai pas trouvé la force d'annuler la troisième séance.)

Séance 3 (transcription)

? Portée à terme par le piano placenta, Niagara, coma et Noxzema, je sais de l'intérieur que la musique est un délire religieux. La maîtresse m'a gardée après la classe pour faire des chiffres. Les doigts de craie de la maîtresse conduisent ma main dans les chiffres. Alors, je lui parle des épingles dans ses cheveux. Comment peut-elle encore respirer avec tant d'épingles à travers sa coiffure? Mener cette vie d'épingles, comment? Des portes claquent dans l'école vide. Toujours du destin. Elle me fait répéter *huit fois huit soixante-quatre*, j'entends les fers du cheval frapper l'asphalte. La lumière fuit par les fentes de mes yeux. Il fait nuit, qui? Je dois partir. Je n'arrive pas à attacher les sangles de mon sac d'école. Sa voix que j'entends toujours dit que je tremble, demande pourquoi je tremble, demande de quoi j'ai si peur, demande pourquoi je dois fuir. Est-ce qu'elle n'entend pas les fers du cheval frapper la route? Ses épingles ne se hérissent donc pas quand les sabots vont s'attaquer aux vitres de la classe? Et toi, grandes oreilles de veuve verte engoncée dans tes maîtrises, dans tes additions et tes soustractions, tes bilans, tes tests et tes diagnostics, l'élastique qui tient tes seins ne va pas s'éventer quand le cheval de nerfs, obéissant au quart de tour à ton désir, va t'ouvrir la boîte crânienne? Je dois courir. Mon bras d'enfant doit arriver le premier et lui barrer le passage en agitant le pain sec et le sucre des bêtes. Je voudrais bien

vous y voir. Allez-y! Vous pouvez me noter. Vous notez aussi pour les compagnies d'assurances et vous notez aussi pour les corporations, et vous notez aussi pour les ministères. Des preuves? Notera qui veut! Dira qui veut que c'est Dieu qui a déplié son index pour ouvrir le Livre à la page de la tâche. Mais dès lors, qui prévient Dieu? Qui prévient le Livre? Qui court, qui alerte, qui urgence, qui ambulance, qui 9-1-1? Qui peut bondir hors du cauchemar qui retient ses membres dans les élastiques et les épingles? Vous voulez me guider avec vos doigts de craie, me guider dans les chiffres qui enracinent les arbres au bord du gouffre. Pourquoi, pourquoi est-ce que nous ne pouvons pas être aidés, nous? Sommes-nous trop gras?

(O. a laissé échapper une larme diamantaire qui a fondu sur ses lèvres. Je suis rassurée. Je n'ai pas hésité à lui accorder une quatrième séance. Qu'elle demandait?)

Séance 4 (transcription)

? Je vais mieux, je veux dire, ma fatigue, qui est le symptôme d'une tâche dont il est impossible de s'acquitter, se relâche. Donc, une autre année, il a plu sur tout le pays aussi longtemps que dans un livre il peut pleuvoir. Quand la glaise a eu aspiré en elle assez de pierres tombales, j'ai levé mon bras d'enfant pour agiter le pain sec et le sucre des bêtes. Alors, ne te raconte pas d'histoires, madame, le cheval de feu s'est avancé, petit matin brumeux rosé jauni, odeurs fauves. Il a logé ses sabots muets dans l'ombre des aubépines, sa robe haletante, ses muscles vibrants, prêts à t'ouvrir la tête. Les doigts des âmes s'activaient à défaire les nœuds de sa crinière puissante. Il y avait là-bas ce peuple qui vivait tout arrondi dans les peaux et les cèdres, qui puisait son eau dans les racines du feu. On l'a basculé dans les fosses, au fond de sa bouche asséchée. Voyez la fosse, un appétit peut-être, une soif – vous dites? – mais je dis de vengeance, car c'est en nous qu'ils ont été basculés et c'est en nous qu'ils gisent. Aucun fauteuil, aucune chaise, aucune fenêtre ne tient plus dans nos têtes: c'est cela qui ne croit plus en nous. Rien ne pardonne, rien ne mange, rien n'atténue la note stridente et le cœur de l'arbre ne reconnaît pas le souffle gris de l'insecte.

(O. ne reviendra pas. Elle ne s'est jamais assise dans cette pièce. Elle ne m'a jamais regardée. Elle n'avouera peut-être jamais. Quoi?)